

Franchir le seuil : la dynamique de l'espérance

Vendredi 10 octobre,

Giacomo Costa, SJ

Introduction

Demain soir, nous accomplirons le geste le plus associé au Jubilé : nous franchirons tous ensemble la Porte Sainte de la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs. Mais je suis sûr que beaucoup d'entre nous l'ont déjà fait, ces derniers jours ou à une autre occasion, ici à Rome ou chez nous. Franchir la Porte Sainte est une « expérience symbolique ». C'est ainsi que j'appelle ces expériences qui nous permettent de nous connecter – le corps en est un élément fondamental – à quelque chose de plus grand que nous-mêmes. Pour nous connecter à ce qu'il y a de plus profond, au mystère qui soutient et donne sens à la réalité et à nos vies, nous avons besoin de toucher, de voir et d'accomplir des gestes pour nous connecter à ce qu'il y a de plus profond. La liturgie se nourrit de ce dynamisme symbolique : le pain rompu, le vin, l'eau, l'huile, la lumière, le chant, la posture du corps... vous le savez mieux que moi, et je ne vous ferai pas de catéchisme... Toute expérience symbolique est vulnérable à la fragilité : elle peut être vécue par habitude, sans en avoir conscience. Il en va de même pour le passage de la Porte Sainte : la matérialité du geste est minime, et il n'est pas différent de celui des innombrables portes que nous franchissons chaque jour. Le contexte n'est pas toujours favorable non plus : confusion, bruit, huissiers nous incitant à nous dépêcher pour éviter la longue file d'attente, téléphones éclairés de ceux qui prennent des selfies... C'est pourquoi je vous propose de consacrer ce temps à la préparation du passage de la Porte Sainte. Je vous proposerai non pas une présentation comme celles que l'on donne lors de conférences, mais des pistes pour nous accompagner dans un cheminement spirituel, à entreprendre individuellement et ensemble, une véritable dynamique d'espérance.

1. Face à un mur

Commençons notre voyage en nous imaginant devant une porte massive, lourde et fermée : elle semble impénétrable. Ou, mieux encore, imaginons-nous devant un mur lisse et ouvert. Que ressentons-nous ? Combien de fois dans la vie éprouvons-nous les mêmes sentiments ? La première étape de notre voyage est de nous souvenir de toutes les fois où nous avons eu l'impression d'être devant un mur et de nous demander s'il existe une issue. Pensons à des situations personnelles, à des blessures incurables, à des conflits qui semblent insolubles : dans combien de familles les gens ne se parlent plus ? Les enfants qui ne parlent pas à leurs parents, les frères et sœurs à leurs frères (et sœurs). Combien de fois les conjoints ne peuvent plus communiquer entre eux et il semble qu'il n'y ait plus aucune possibilité de dialogue. Mais réfléchissons au moment que traverse notre monde : existe-t-il une issue aux guerres, aux crises, aux inégalités, à l'abandon de millions et de millions de personnes âgées, de jeunes et de femmes ? Y a-t-il un avenir pour les migrants et les réfugiés, pour les nombreuses victimes d'injustice ? La baisse de la natalité qui frappe des sociétés qui semblent désormais sans espoir n'est-elle pas un mur ? Pensons à l'expérience des exclus de la société et du monde du travail. Ils se heurtent à un mur... et cherchent une ouverture, frappent, crient, puis, peut-être, découragés, pleurent et se taisent. Pensons aussi aux murs de la vie consacrée dans nos communautés, massifs et gangrenés au point de paraître insurmontables. La difficulté de manger chaque jour avec des personnes qui nous ont blessés et dont nous n'attendons rien. Les incompréhensions, les blessures et les abus répétés des Supérieurs : si je ne pars pas, la seule solution est de vivre séparé chez moi, défendant mon espace par un mur. Mais pensons aussi aux frustrations

et aux échecs des Supérieurs, certains si blessés qu'ils peinent à rester dans l'Institut ou les communautés dont ils avaient la charge. Et pensons encore plus aux murs que les abus de toutes sortes ont érigés.

Élargissons ensuite notre regard vers l'avenir de la vie consacrée. Nous connaissons bien la situation : manque de vocations, nombreux abandons, pyramides démographiques inversées... La vie consacrée va-t-elle disparaître de l'Église ? Et ma congrégation ? Ou ma province ? Comment former les jeunes religieux dans cette situation ? Quel avenir attend les jeunes qui entrent dans des communautés religieuses déjà vieillissantes ? Cette incertitude, dans bien des cas, engendre un climat de panique qui devient un obstacle nous empêchant de regarder au-delà. Pensons aussi à nos œuvres éducatives, pastorales, sanitaires et sociales, confrontées à une diminution du personnel religieux et à une augmentation des coûts. Quel avenir pour les institutions qui pratiquent notre charisme ? Face à un obstacle, nombreux sont ceux qui abandonnent et stagnent, déterminés à survivre. Parfois, même nous, personnes consacrées et nos instituts, nous contentons de continuer. Il existe de nombreuses façons d'y parvenir. L'une d'elles est de regretter un passé révolu, en cherchant avec colère quelqu'un ou quelque chose à blâmer : souvent, c'est Vatican II. C'en est une autre de se contenter d'accomplir une bonne œuvre sociale, éducative et sanitaire, de devenir de bons professionnels, mais de mettre de côté la foi et sa force prophétique : c'est la tentation de la sécularisation. Parfois, les communautés religieuses deviennent des élites autoréférentielles, séparées du peuple de Dieu, fermées, égocentriques, autosuffisantes et isolées des autres charismes ecclésiaux, enfermées dans une sorte de fier « magnifique isolement » : c'est aussi cela rester au pied du mur et survivre. Alors : Pensons aux situations où il semble n'y avoir aucune ouverture, aucune solution, aucune issue possible... Quelles situations vous viennent à l'esprit où il semble n'y avoir aucun avenir, où l'espoir semble impossible ? Pour nous ? Pour notre société ? Pour l'Église ? Pour la vie consacrée ? Observons trois minutes de silence et de prière, en ayant le courage d'affronter ces situations, avec le Seigneur...

2. « Je suis la porte ».

Mais dans la vie, nous faisons aussi une autre expérience : lentement, la porte s'ouvre, dissipant l'impression d'un blocage. Un seuil apparaît et nous nous sentons invités à le franchir. Nous sommes appelés à interpréter cette expérience à travers l'Évangile. Jésus nous dit : « Je suis la porte : celui qui entre par moi sera sauvé » (Jn 10, 9). Jésus est la porte qui ouvre tout mur qui semblait infranchissable, même celui de la mort. Dans l'Évangile, Jésus poursuit en disant : « Je suis le bon berger », celui qui part la nuit à la recherche de la brebis égarée, celui qui peut m'accompagner sur tous les chemins, même celui de la solitude la plus extrême. Parce qu'il connaît déjà ce chemin, il l'a personnellement parcouru et a franchi tous les seuils, même celui, terrifiant, du royaume de la mort. Et il est revenu pour nous accompagner et nous donner la certitude qu'avec lui, un chemin peut être trouvé. Symboliquement, franchir le seuil de la Porte Sainte exprime la décision d'« entrer » dans la vie par la porte qu'est Jésus, de suivre et de se laisser guider par Jésus, le Bon Pasteur. Pour comprendre ce que signifie que Jésus est la porte et le Bon Pasteur, nous pouvons nous référer à la Dernière Cène : face à la perspective de la mort, Jésus choisit de ne pas fuir, ni de simplement endurer, mais de se donner totalement. Il le fait pour ses amis et pour tous (tous, tous, comme l'aurait dit le pape François). Il nous lave les pieds, nous regarde avec amour, nous touche et nous purifie, nous enseignant ainsi la voie des disciples, la voie de l'Église : « Je vous ai donné un exemple, afin que vous aussi, vous fassiez comme je vous ai fait » (Jn 13, 15). C'est le don de soi qui franchit le mur et ouvre une voie. Il montre que nous ne sommes pas nécessairement esclaves de la logique du mur, de l'exclusion, de la violence, de la peur, du découragement. Nous pouvons choisir, et donc espérer. Il l'a fait, et il nous invite à faire de même. Franchir le seuil est un acte de foi en Jésus, porte et Bon Pasteur, de qui jaillit

l'espérance. C'est pourquoi, lorsque nous franchissons la Porte Sainte, nous récitons le *Credo*, pour renouveler notre engagement de foi et notre confiance en la personne de Jésus et en l'Évangile. Il est la pierre angulaire sur laquelle nous pouvons choisir d'ancrer notre vie personnelle, celle de nos communautés et de nos institutions, et ainsi raviver notre espérance. Pensons donc aux moments où nous avons osé franchir ce seuil et fait confiance (par exemple, au début de notre vie de personnes consacrées). Ces passages sont le lieu de l'acte de foi. Alors, avec quelles paroles formulons-nous aujourd'hui notre acte de foi, notre confiance en Jésus ? (Et aussi les difficultés à faire confiance, à franchir le seuil de l'espérance et du don de soi qu'il nous ouvre). Là aussi, trois minutes de silence.

3. « Si quelqu'un entre par moi... »

Qu'arrive-t-il à ceux qui franchissent la Porte Sainte ? Nous le découvrirons samedi : une partie de l'expérience réside dans la surprise. On entre dans une église, et on ne sait pas à l'avance à quoi elle ressemblera, peut-être illuminée, pleine de gens qui chantent, comme cela m'est arrivé un jour en franchissant la Porte Sainte de Saint-Pierre. Et on entre dans l'Église ! Symboliquement, franchir la Porte Sainte nous fait expérimenter que nous ne sommes pas seuls : nous entrons dans la communauté de ceux qui ont choisi de franchir le seuil et accepté le risque de la foi, une communauté qui ne correspond pas tout à fait à l'Église catholique. Nous le lisons encore dans l'Évangile de Jean : « J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cet enclos ; il faut que je les amène aussi. Elles entendront ma voix, et il y aura un seul troupeau, un seul berger » (Jn 10, 16). La porte ne se referme pas derrière nous : la communauté des croyants n'est pas une prison ! Après être entrés, nous sommes invités à sortir, à parcourir les chemins du monde pour inviter les autres à vivre la même expérience de plénitude et de salut : « Je suis la porte ; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé, il entrera et sortira, et il trouvera des pâturages » (Jn 10, 9). L'acte de foi que nous accomplissons en franchissant la Porte Sainte nous introduit à la logique de vie de Jésus, une logique de mission et de communion. Comme l'a écrit Benoît XVI au n° 28 de l'encyclique *Spe Salvi*, « La relation avec Jésus, en revanche, est une relation avec Celui qui s'est donné en rançon pour nous tous (cf. 1 Tm 2, 6). Être en communion avec Jésus-Christ nous implique dans son être "pour tous" », ce qui en fait notre manière d'être. Il nous engage envers les autres, mais ce n'est qu'en communion avec lui qu'il devient possible d'être véritablement là pour les autres, pour tous. Le Christ est mort pour tous. Vivre pour Lui signifie se laisser impliquer par son « être pour ». Nous touchons ici le cœur battant d'une Église synodale et sommes appelés à nous convertir de notre « individualisme missionnaire » – qu'il soit personnel, communautaire ou institutionnel – où chacun cultive son petit jardin, ses fidèles, ses groupes, peut-être même de manière sainte, mais se désintéresse de tout le reste. Le paragraphe conclusif du Document final du Synode sur la synodalité nous aide à entrer dans cette perspective.

154. En vivant le processus synodal, nous avons acquis une nouvelle conscience que le salut, à recevoir et à annoncer, passe par les relations. Nous le vivons et en témoignons ensemble. L'histoire nous apparaît tragiquement marquée par la guerre, les rivalités de pouvoir et mille injustices et oppressions. Nous savons, cependant, que l'Esprit a mis au cœur de chaque être humain le désir de relations authentiques et de liens véritables. La création elle-même parle d'unité et de partage, de diversité et d'entrelacement de différentes formes de vie. Tout naît de l'harmonie et tend vers l'harmonie, même lorsqu'il subit la blessure dévastatrice du mal. Le sens ultime de la synodalité est le témoignage que l'Église est appelée à rendre de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, une harmonie d'amour qui jaillit d'elle-même pour se donner au monde. En cheminant selon un style synodal, en entrelaçant nos vocations, nos charismes et nos ministères, et en allant à la rencontre de tous pour apporter la joie de l'Évangile, nous pouvons vivre la communion qui sauve : avec Dieu, avec toute l'humanité et avec toute la création. Ainsi, grâce

au partage, nous commencerons déjà à goûter au banquet de vie que Dieu offre à tous les peuples.

C'est la dynamique du passage du « je » au « nous ». Ceux qui l'ont vécue savent de quoi je parle. La dynamique de la conversation dans l'Esprit, que vous pratiquez également ces jours-ci, nous offrira l'occasion de renouveler cette expérience, de la savourer à nouveau. Comme toute méthode, elle a ses limites, mais son but est précisément de favoriser le passage du « je » au « nous », un « nous » réunis en Christ et à l'écoute de l'Esprit. Prenons maintenant trois minutes pour nous souvenir de l'expérience de nous retrouver dans l'Église, dans notre congrégation ou notre institut, dans notre communauté. Cherchons cette surprise incontournable ! Et cherchons la source de cette énergie qui nous pousse à partir en mission. Comment pouvons-nous être fidèles à cette surprise et à cette énergie dans nos vies personnelles et communautaires ? À quelle étape de conversion nous sentons-nous appelés ? Quel engagement nous sentons-nous poussés à prendre en franchissant, avec espérance, la Porte Sainte ?

4. Quelles autres portes ?

Il n'est pas nécessaire de franchir toutes les Portes Saintes de Rome, ni de venir à Rome pour en trouver une. Il n'est pas non plus nécessaire de se rendre dans l'une des églises jubilaires désignées par chaque diocèse du monde. Méditer sur l'acte de franchir la Porte Sainte, comme nous le faisons, nous aide à nous familiariser avec son dynamisme symbolique, afin de pouvoir le reconnaître lorsque nous le voyons à l'œuvre dans d'autres circonstances. De plus, jamais dans l'histoire, franchir la Porte Sainte n'a été la seule façon de célébrer le Jubilé et d'en recevoir le don de grâce. En tout état de cause, la dynamique de l'espérance ne s'arrête pas là, avec le passage de la Porte. La Bulle d'indiction du Jubilé ordinaire de l'année 2025, *Spes non confundit*, publiée le 9 mai 2024, nous le rappelle : « Au cours de l'Année jubilaire, nous serons appelés à être des signes tangibles d'espérance pour nos nombreux frères et sœurs qui vivent dans des conditions difficiles. » Et puis, il se souvient des nombreuses personnes avec qui nous pouvons célébrer le Jubilé. Nous nous souvenons d'elles, même si aucune liste ne peut être exhaustive. *Spes non confindi* se souvient, par exemple, des prisonniers, qui subissent la dureté de l'enfermement et du mépris : l'espoir peut leur venir à travers des gestes de clémence, des parcours de réinsertion et la reconnaissance de la dignité de chaque personne. Les malades, qui trouvent du réconfort dans la proximité, l'attention et le dévouement de ceux qui les soignent : l'espoir, pour eux, devient une tendresse tangible. Les personnes handicapées ou en situation de handicap grave, lorsque la société sait prendre soin d'elles et reconnaît la valeur unique de leur vie : c'est un hymne à la dignité humaine. Les jeunes, souvent déçus ou désorientés, qui offrent confiance, écoute et possibilités de participation, afin qu'ils retrouvent foi en l'avenir. Les migrants, en quête d'une vie meilleure : l'espoir se concrétise dans l'accueil, dans la protection de leurs droits et dans la possibilité de construire un nouveau départ. Les personnes âgées, souvent seules, mais porteuses de souvenirs et de sagesse : l'espoir grandit lorsque nous les écoutons et chérissons leur présence comme un cadeau. Et « les milliards de pauvres, souvent privés des nécessités de base », ou les personnes démunies : elles souffrent de l'indifférence. L'espoir devient réalité lorsqu'il se traduit par la solidarité, la justice et l'engagement pour une société plus humaine. Les vidéos que nous avons visionnées nous ont aidés à visualiser tout cela.

Le Jubilé de l'Espérance offre ainsi bien d'autres portes, que nous sommes également invités à franchir. Hier, en publiant l'exhortation apostolique *Dilexit te*, le pape Léon XIV, que nous nous apprêtons à rencontrer, nous en a indiqué une avec une force particulière : la rencontre avec les pauvres, qui sont « la chair même du Christ » (n° 110). Après avoir énuméré une longue liste de saints qui ont choisi de partager la vie des plus pauvres, au n° 79 il affirme : « Chacun, à sa manière, a découvert que les plus pauvres ne sont pas seulement objets de notre compassion, mais maîtres de

l'Évangile. Il ne s'agit pas de leur “apporter” Dieu, mais de le rencontrer en eux. Tous ces exemples nous enseignent que servir les pauvres n'est pas un acte accompli “d'en haut vers le bas”, mais une rencontre entre égaux, où le Christ est révélé et adoré. Saint Jean-Paul II nous a rappelé qu’“il y a une présence particulière du Christ dans la personne des pauvres, qui oblige l'Église à faire une option préférentielle pour eux”. » Non seulement nous pouvons apporter l'espérance, mais les pauvres sont, dans le Christ, des portes d'espérance pour nous. Ou peut-être, mieux encore, ces relations que nous entretenons sont des portes d'espérance pour tous ceux qui sont impliqués. Ces rencontres ne sauveront pas le monde, mais elles nous aideront à grandir dans une culture où nous expérimentons le goût de l'espérance et sommes invités à avancer avec confiance. Beaucoup de saints cités dans l'Exhortation apostolique sont issus de la vie consacrée ; Ils sont les fondateurs et les fondatrices des instituts auxquels nous appartenons. Nous sommes, à notre tour, appelés à témoigner de la valeur prophétique de la vie consacrée dans cette volonté de rencontrer les pauvres et dans notre engagement à construire des structures sociales plus justes. Tel était, en définitive, l'objectif des normes du Jubilé de l'Ancien Testament, qui remettaient en question des institutions telles que la propriété et l'esclavage. Rencontrer les pauvres non seulement témoigne de l'espérance qui est en nous, mais la nourrit et la fait grandir : avec eux, nous pouvons recevoir le don de faire l'expérience qu'ensemble, il est possible de franchir le mur de la division, du rejet, de la stigmatisation et de la marginalisation ; qu'il est possible de toucher le fond et de se relever. Prenons trois minutes maintenant pour nous interroger sur les autres Portes du Jubilé que je rencontre dans ma vie ordinaire, en essayant de les identifier précisément, et non génériquement : elles ont une adresse, un visage, un nom, elles apparaissent dans ma vie à des moments précis. À quoi dois-je prêter attention pour continuer à vivre la grâce dynamique du Jubilé de l'Espérance ? Comment puis-je aider les autres, à commencer par mes frères et sœurs, à faire de même ?

5. Conclusion

Les pauvres sont toujours parmi nous ; ils sont plus nombreux que les Portes Saintes et ils resteront là où ils sont même après la fin du Jubilé. Cela nous rappelle qu'une fois rentrés chez nous, nous serons appelés à trouver d'autres moyens de continuer à vivre le dynamisme symbolique du passage par la Porte Sainte et d'aider les autres à le faire. Tel est le sens profond du Jubilé, depuis l'Ancien Testament : non pas une célébration en soi, mais une année particulière où des actions « extraordinaires » sont accomplies, permettant à la vie des individus et de la société de repartir sur des bases différentes, en corrigeant les distorsions accumulées au fil du temps. Célébrer le Jubilé de l'espérance en franchissant la Porte Sainte en Jésus, c'est vivre une expérience qui fait de nous des témoins et des acteurs de l'espérance dans notre vie personnelle et communautaire, et dans notre service d'hommes et de femmes consacrés au monde et à l'Église. L'espérance n'est jamais passive. Comme le disait le pape Léon XIII dans sa catéchèse du 4 octobre, il y a quelques jours, « Espérer, c'est choisir, car celui qui ne choisit pas désespère. L'une des conséquences les plus courantes de la tristesse spirituelle, c'est-à-dire de l'acédie, est de ne rien choisir. [...] Espérer, en revanche, c'est choisir. » Et choisir conduit au changement. Il donnait l'exemple d'une femme consacrée, Claire d'Assise, « une jeune fille courageuse et anticonformiste », qui avait choisi la pauvreté évangélique et pour cela « avait dû rompre avec sa propre famille », comme l'avait fait François, mais au prix d'un scandale plus grand que lui. Comme Claire, nombre de nos fondatrices et fondateurs, ainsi que nombre de nos compagnons de route, passés et présents, ont choisi et sont allés à contre-courant. Et, en fin de compte, si nous sommes ici aujourd'hui, c'est parce que nous aussi, à un moment de notre vie, avons choisi en fonction de l'espérance que nous avons nourrie. En franchissant la Porte Sainte, rappelons-nous de cette espérance, pour la renouveler et la rendre encore plus génératrice pour notre vie et notre mission.